

# LA CRISE DU SYMBOLISME RELIGIEUX

Jean Borella

Editions L'Harmattan, Collection Théôria, 2008 (2<sup>e</sup> édition)

## INTRODUCTION GÉNÉRALE : BUT ET PLAN DE L'OUVRAGE (Extraits)

1 - Depuis plus de trois cents ans, une certaine pensée philosophique, soucieuse d'accomplir la mission dont, croit-elle, la science l'a investie, mène la guerre contre l'âme religieuse de l'humanité. Le lieu propre et l'enjeu de ce combat, c'est le champ du symbolisme sacré, car la religion n'offre de prise que celle des formes (sensibles ou intellectuelles) qui l'expriment et la font exister culturellement. En ouvrant ce conflit, la philosophie voulait d'abord et seulement purifier la raison humaine, c'est-à-dire la rendre à son état naturel en la débarrassant de toutes les impuretés qu'avaient accumulées sur elle l'ignorance et la superstition. Toutefois, à mesure que se développait cette vaste critique de la raison religieuse, s'imposait l'obligation, non seulement de la combattre, mais encore de rendre compte de son apparition dans l'histoire humaine. Dressée contre la religion, la raison ne devait pas tarder à s'apercevoir que son ennemie résidait en elle-même, dans le secret de la conscience humaine. Elle entreprit de l'en extirper, entreprise qui, en trois cents ans, conduisit la critique philosophique jusqu'au rejet de la raison pure elle-même, destituée de sa prétention hégémonique, et donc à une sorte de suicide spéculatif dont l'après-structuralisme donne aujourd'hui le spectacle : l'âme religieuse entraînant dans sa mort l'âme rationnelle.

Parce qu'en réalité cette autodestruction est impossible (ni Dieu, ni l'intelligence ne peuvent « mourir »), nous avons dû mettre en question trois siècles de philosophie européenne<sup>1</sup>, et rechercher, sous l'immense réseau des protections antireligieuses dont la critique rationaliste s'est entourée, l'orientation native de l'intelligence au sacré. Et, puisque le sacré n'existe pour nous que sous la forme des symboles, sauver l'intelligence de ces dévoiements, c'était l'ordonner au symbolisme, l'amener à se convertir au symbole, c'était retourner le logos vers le mythos. Mais l'intelligence n'obéit qu'à elle-même, c'est-à-dire à l'évidence du vrai. N'était-on pas conduit, pour opérer cette conversion, à prouver rationnellement la vérité des symboles religieux ? Or c'est là une tâche impossible et d'ailleurs contradictoire : si l'intelligence pouvait démontrer la vérité des symboles, elle n'aurait précisément pas besoin de leur médiation pour atteindre le Transcendant qui en eux se présente et se fait connaître. En d'autres termes, la foi serait inutile et ferait place à la raison. On mesure par là l'importance de notre sujet, ainsi que l'ampleur et l'abondance des débats qu'il a soulevés. C'est cependant cette voie directe (ou positive) qu'a suivie la plus vaste tentative philosophique des temps modernes, le hégélianisme

---

<sup>1</sup> Toute la philosophie européenne n'est pas antireligieuse. Mais toute la philosophie moderne - celle qui se veut proprement philosophique et moderne - l'est.

: réconcilier le savoir et la foi, l'esprit et les formes culturelles qu'il a revêtues, par réduction de leur contingence à la nécessité logique de leur apparition, constituant ainsi une pseudo-gnose rationaliste et totalitaire. Le prix à payer fut celui de la Transcendance elle-même qui disparut et s'abîma dans l'indéfini de ses formes immanentes qu'enchaînait le nécessitarisme le plus systématique et le plus horizontal.

II - Il fallait donc refuser la voie directe, et certes nous n'avons jamais songé à prouver déductivement la vérité du symbolisme religieux. Nous croyons au contraire qu'il faut maintenir un hiatus, humainement infranchissable, entre l'intelligence et les symboles (analogue à celui qui sépare le sujet connaissant des objets connus, naturellement ou par révélation), parce que c'est précisément en acceptant cette distance que l'intellect réalise la vérité de sa nature : l'intelligence est relation et n'accède à son identité que moyennant son ordination consentie à l'altérité de l'être ; elle n' « intègre » que ce à quoi elle se soumet. Amener l'intelligence philosophique à consentir spéculativement à cette soumission, c'est cela que nous désignons comme sa conversion au symbole, et telle était la tâche qui s'imposait à nous. Pour cela, pas d'autre solution que ce que nous appelons la voie indirecte ou négative.

Cette voie consiste à montrer comment la révolte contre le symbole, parvenue à son terme, conduit la raison à sa propre destruction. Or, il n'est évidemment pas au pouvoir de la raison de s'anéantir elle-même : qui nie rationnellement la raison l'affirme. Il ne reste donc qu'à se mettre en état d'entrer dans l'intelligence du symbole afin d'en recevoir la lumière. [...]

Il suffit de suivre le travail de déconstruction du symbole tel que l'a réalisé l'histoire de la pensée européenne depuis plus de trois cents ans et qui est aujourd'hui vraisemblablement achevé.

Or tout travail de déconstruction met à nu les éléments et les articulations de ce qu'il déconstruit, les diverses phases de son exécution correspondant nécessairement aux divers éléments de l'entité déconstruite, et leur succession étant commandée par les relations qui les ordonnent les uns aux autres. Telle est l'idée très simple qui a présidé à la constitution de notre ouvrage : la crise du symbolisme est commandée par la structure même du signe symbolique et ne peut se développer que selon la logique de ses articulations. Il nous faut donc rappeler cette structure et cette logique.

III - Nous avons montré, dans Histoire et théorie du Symbole, que l'appareil symbolique était constitué par la relation vivante qui unit le signifiant, le sens et le référent particulier - c'est ce que l'on appelle le « triangle sémantique » - sous la juridiction d'un quatrième élément que nous dénommons référent métaphysique (ou transcendant), en qui les trois premiers trouvent leur principe d'unité; le signifiant (ou « symbolisant ») est généralement de nature sensible; le sens, de nature mentale, s'identifie à l'idée que le signifiant évoque à notre esprit, naturellement ou culturellement; le référent particulier, c'est l'objet non visible (accidentellement ou essentiellement) que le symbole, en fonction de son sens, peut désigner (la désignation du référent, ou accomplissement du sens, est la tâche propre de l'herméneutique, ou science de l'interprétation) ; quant au référent métaphysique, toujours oublié et pourtant fondamental, puisque c'est lui qui fait du signe un véritable symbole, c'est l'archétype - ou le principe métacosmique - dont le signifiant, le sens et le référent particulier ne sont que des manifestations distinctes. Soit, par exemple, le symbole de l'eau; le signifiant, c'est l'élément liquide, la chose que l'on désigne de ce nom; le sens, c'est l'idée, évoquée par l'image de l'eau, d'un « matériau » qui peut épouser toutes les formes et n'en garde aucune; le référent particulier, ce que désigne le symbole, concernera, selon les cas, la formation du monde (« l'Esprit de Dieu planait sur les eaux »), la régénération de l'âme (l'eau baptismale), ou d'autres objets; le référent métaphysique,

enfin, c'est la Possibilité universelle, l'Essence divine comme infini de possibilités. Or, de cette Possibilité universelle, le signifiant « eau » est l'image corporelle, le sens « substance protoplasmique » est la forme mentale, les référents « eaux primordiales » ou « eau baptismale » sont des modes de manifestation, cosmogonique l'un, rituel l'autre<sup>2</sup>.

Chacun de ces éléments trouve donc bien dans le référent métaphysique son principe unique et unifiant. Il en résulte que, du point de vue de ce référent suprême, il n'y a pas de différence radicale entre symbolisant, sens et référent, puisqu'ils sont tous des modes de manifestation du référent-archétype, et donc que ce qui est symbolisé peut à son tour devenir symbolisant : les eaux primordiales ou purificatrices sont des symboles, cosmiques ou rituels, de la Possibilité infinie, de même que la substance protoplasmique et toujours vierge en est un symbole mental ou conceptuel. La seule distinction radicale se situe entre l'Incréé, toujours symbolisé, jamais symbolisant<sup>3</sup>, et les multiples degrés du créé dont chacun, sauf le plus bas, est à la fois symbolisé par le degré inférieur et symbolisant du degré supérieur : moyen de présence du supérieur dans l'inférieur, le symbole symbolise donc par présentification et non par représentation ; c'est là son acte spécifique, son mode propre de signification. [...]

On voit alors qu'il n'y aurait jamais eu de crise du symbolisme religieux, si le signe symbolique n'avait comporté cette dimension transcendante du rayon sémantique, puisque c'est elle seule qui a suscité la réaction rationaliste et naturaliste ; mais, sans elle, il n'y aurait jamais eu non plus de symbolisme, ni de religion. Si l'on s'obstine à vouloir donner du symbole une définition purement logique et formelle, s'appliquant à toutes les entités auxquelles on attribue, fut-ce à tort, cette dénomination (c'est le cas même des traités scolastiques), on s'interdit de comprendre quoi que ce soit à la mise en question des formes du sacré qui se déroule pourtant sous nos yeux.

Sachons-le une fois pour toutes : en parlant du symbole, la Tradition et les modernes ne parlent pas de la même chose. Toutes les difficultés ou les bizarreries de la symbologie viennent de là. Et la réduction du symbole au triangle sémantique, voire au binôme signifiant-sens, ne s'établit que sur la négation explicite de sa dimension métaphysique. On découvre ainsi que symbolisme et métaphysique ont partie liée ; telle est la conclusion majeure de notre livre : c'est nécessairement d'un même mouvement que la platitude du rationalisme écrase ce relief de l'esprit qu'est la vision métaphysique des choses et cette mystérieuse dimension d'intériorité qui habite les formes symboliques. [...]

---

<sup>2</sup> On pourra appliquer cette analyse à d'autres symboles, à la croix par exemple: le signifiant, c'est l'intersection orthogonale de deux segments de droite; le sens, c'est l'idée de conjonction entre deux éléments ou deux ordres différents; le référent particulier, ce peut être le sacrifice du Christ, la Sainte Trinité, la rencontre du rayon créateur et d'un plan d'existence, ou du Ciel et de la terre, ou du divin et de l'humain; le référent métaphysique, c'est l'implication réciproque de la Transcendance absolue et de l'Immanence totale.

<sup>3</sup> Il existe cependant un prototype incréé du symbolisme : le Fils est le symbole du Père dans le miroir de l'Esprit. En ce sens, le Verbe, lieu divin des archétypes, synthèse de toutes les possibilités de création, s'identifie à l'Être comme principe des existants et doit être regardé comme le Symbolisant suprême dont le Saint Esprit est le suprême J-Icraméneute, et le Père le suprême Référent. On retrouve ainsi, transposé en mode principiel, le triangle sémantique. Quant au référent métaphysique, qui n'est évidemment pas un référent au sens propre du terme, mais qui constitue l'identité des pôles du triangle, il correspond à l'Essence divine ou Dêité.